

LETTRE D'UNE PASSANTE

Paris, le 3 mai 1861

Monsieur Baudelaire,

Vos fleurs maladives ne m'ont pas alanguie ou plongée dans une terrible torpeur face à moi-même. Au contraire, vos bouquets d'impressions, d'odeurs ont fait l'effet d'un charme sur ma personne dont il me sera pénible d'interrompre le cours... un peu comme ces fleurs japonaises de papier qu'on plonge dans l'eau et qui ressuscitent d'antiques formes oubliées.

Que s'est-il passé?

Vous traquez le Diable en vous et vous réveillez le Divin en moi.

Vous dévoilez vos luttes spirituelles et cela devient un cri vers le Ciel.

Vous cherchez l'ivresse comme un renégat veut oublier sa faute et par une lente alchimie, tout devient... Verbe poétique.

Vos paroles sonnent comme autant d'échos à mes sanglots qu'elles deviennent pour moi des bénédictions.

Vous vous tenez tout près de ma douleur et la voilà qui se transforme en prière.

Monsieur, jamais, jamais, on n'a parlé à mon âme de la sorte, jamais on n'a réveillé en moi le désir de tout transmuier. Jamais on n'a osé me dire que toute noirceur ici-bas, laideur, misère, agonie, a un sens et peut être entendue.

Avec vous, l'Art renouvelle, guérit, élève... jusqu'à la sainteté.

Voilà un peu du parfum de votre bouquet.

Dans ces moments de désespérance où nous vivons finalement en égoïstes, même à travers l'amour que nous croyons don-

ner aux autres, vous arrivez à rendre présent Celui qui ne se laisse pas vaincre.

C'est à Lui que vos poèmes sont destinés et à nous tous qui cherchons un phare allumé. Vos paroles deviennent alors comme des flèches lancées, morceaux de votre histoire qui croisent furtivement la nôtre et qui l'ennoblissent.

Monsieur, vous ne me connaissez pas et moi si peu... et pourtant combien vous me paraissez familier maintenant. Combien je vous ai deviné. Ce que j'ai pressenti en vous m'encourage à vous écrire et vous pardonnerai sans doute mon audace en sachant que cette lettre n'attend de vous aucune réponse afin de ne point vous mettre dans l'embarras.

Vous avez fait irruption dans ma vie lors d'une de mes promenades. Vous marchiez d'un pas souple et assuré, comme un félin, et votre port de tête, comme un ancien prince égyptien, en imposait au passant ordinaire.

Il faisait beau et vous vous arrêtiez de temps en temps devant des vitrines, non pour regarder l'intérieur, mais pour voir votre reflet. Vous avez refait un nœud de foulard, repris une mèche... Et puis surtout, vous vous êtes fait une horrible grimace avec un petit sourire entendu avant de reprendre votre course.

Vous veniez de me dépasser et j'ai vu ce petit manège entre vous et... vous.

Lequel était le vrai? Celui qui traquait le Beau en lui ou celui, de l'autre côté de la vitrine, devenu parfait?

Bien sûr tout cela est allé très vite.

Vous ne me voyiez pas.

Moi, j'ai remis mon chapeau et je crois que j'ai dérangé mon chignon: tout un paquet de cheveux a dû retomber sur mon épaule.

J'ai repris ma marche et je vous ai devancé, en vous laissant devant votre vitrine.

Ma jupe à festons plissés m'embarrassait et j'étais obligée de marcher en de longues enjambées pour discipliner l'épaisseur du tissu. Tout cela manquait peut-être de naturel, mais qu'importe!

Bien vite, vous vous êtes remis en marche. Nous avançons à

la même allure et soudain, j'ai senti votre regard et votre souffle sur ma chevelure. C'est à ce moment-là que j'ai pris conscience de ma coiffure. En effet, je devais avoir piètre allure, mes cheveux noirs sont pour moi toujours une source de gêne lorsqu'ils sont défaits...

Il y avait beaucoup de bruit tout autour de nous, ceux de la ville, mais seul le choc de nos pas nous parvenait.

J'avançais avec votre regard dans le dos. Allais-je mériter la grimace de la vitrine?

Je me sens toujours prise au dépourvu lorsqu'on considère longuement mes cheveux, certains me disent que c'est un étendard vivant, d'autres, la promesse d'une nuit sur le sentier de l'amour, un signe des Dieux...

J'ai couru jusqu'à un banc pour tout remettre en ordre.

Vous n'avez pas pressé le pas et dès que mon visage a rencontré le vôtre, vous avez eu l'air si gêné en me considérant que vous avez fermé les yeux en levant la tête au Ciel. Puis vous vous êtes arrêté. Moi sur le banc, et vous, debout, devant moi.

Vous étiez digne, élégant, noble, frère d'un héros de Michel-Ange.

Entre nous, quelques secondes «d'éternité» où nos regards mêlés ont partagé une même fulgurance: s'être reconnus, sans s'être dit un mot.

Je goûte, encore maintenant, cet instant idéal où la volupté d'être femme ne pouvait s'exprimer que par mon seul regard.

Et puis, vous êtes passé, et moi j'ai rougi.

Vous vous approchiez de la maison de Michel Lévy, cet éditeur bien connu, où vous êtes entré.

C'était le 9 juillet 1857. En effet, je me souviens que je venais de porter le deuil de mon oncle et je voulais acheter un livre pour me reconforter.

Je suis restée à l'extérieur de la boutique et je vous ai laissé vous entretenir longuement avec cet éditeur. J'ai attendu, cachée, votre sortie, avant de rentrer moi-même. Où êtes-vous allé? Je ne le saurai jamais.

Quelle ne fut pas ma surprise lorsque Monsieur Lévy m'apprit qui vous étiez!

En effet, j'avais lu quelques-uns de vos poèmes, il y a deux ans, dans *La Revue des Deux Mondes*, et tout de suite, j'avais entrevu une poésie nouvelle, goûté un univers si familier et si surnaturel en même temps qu'il avait produit une vive émotion en moi.

Monsieur Lévy racontait à un petit public de connaisseurs venu aux nouvelles les tracasseries dont la parution de votre recueil *Les Fleurs du Mal* faisait l'objet... et dire que votre livre n'avait pas quinze jours d'existence pour le grand public!

En vous montrant ainsi du doigt, au nom de la Morale offensée, les éloges et les encouragements allaient sûrement vous revenir encore plus éclatants et la Justice de Napoléon III, être un objet de risée.

C'étaient les commentaires que j'entendais malgré moi...

Cette fois j'étais déterminée à me mettre à l'ouvrage: vous lire aux dimensions de votre âme! Ce que je fis.

Le nombre de poésies, cent une, m'amusa. Je compris rapidement que rien n'était laissé au hasard. Très vite, j'eus soif de votre Parole comme d'autres ont soif lorsqu'ils sont en manque d'alcool. Chaque poème faisait écho au poème précédent et c'est ainsi que je lus votre recueil comme un roman.

Rien n'en arrêtait le cours.

À la lecture de *La Mort des artistes* qui clôtura vos *Fleurs*, je refermai le livre et je me dis: suicide? ou conversion?

Il me semblait qu'il n'y avait que cette alternative possible pour vous.

J'ai compris tous les signes de désespérance qui vous habitent et ma compassion pour vous n'est jamais allée jusqu'à la pitié. J'ai senti quelque chose de plus fort en vous, quelque chose qu'on nomme, trop distraitement, la Vie, la vie tout court, celle qui nous murmure: «Après, cela deviendra meilleur, mais pour l'instant, dans cette souffrance, Dieu te cherche».

Vous êtes-vous laissé trouver par Celui qui nous cherche?

C'est pour nous tous une voie à la fois simple et difficile, et

dans ce désir de confession publique qu'est l'Écriture, à qui nous adressons-nous vraiment?

Oserai-je vous dire que plus je vous lisais, plus mon âme était clarifiée?

Retirer un à un les masques du Beau utilisés par le Malin pour nous séduire... Entreprise courageuse, mais avec vous cela devient tout autre chose: une œuvre poétique, un miroir limpide où notre conscience ne s'épuise pas dans un vain tête à tête avec nous-mêmes, mais trouve au contraire la clé de son existence.

«Je ne suis pas créée pour moi-même», voilà la petite voix que j'entendais résonner.

«Je suis née pour la Beauté», pour rendre témoignage à toutes les Beautés ici-bas.

Vous êtes le soleil qui réchauffe, le chat aux yeux d'agate, le Géant mollement endormi... et peut-être est-ce vous aussi, «cet Être aux ailes de gaze» que notre cœur attend?

Oui, peut-être est-ce vous qui, par ce courageux dévoilement du Malin, «terrasse», pour nous, «l'énorme Satan»?

Vos fleurs sont des brûlots qui forcent l'âme à grandir. Tant mieux!

Vous donnez votre souffrance en pâture, sans impudeur, et c'est elle qui purifie votre art:

Soyez béni, vous que la douleur n'a pas aigri,

Soyez béni pour cette souffrance offerte!

J'ai feuilleté longuement votre recueil, cette première édition de 1857 et je n'ai pas trouvé de femme qui me ressemble: je ne suis ni débauchée, ni angélique, ni chatte, ni géante, ni statue de pierre...

Je vous livre une de mes pensées secrètes: j'aurais aimé être la sœur lointaine de «Celle qui est trop gaie»; j'aime tant sa santé!

Il est difficile de rendre compte de mon état d'esprit d'alors. Je ne vous livre que quelques-unes de mes réflexions à l'occasion de cette lecture de votre première édition. C'était donc il y a presque quatre ans.

Mais par une des merveilles de la Vie, voilà que vous venez de me réserver la plus angélique des surprises. La seconde parution de votre recueil, voilà bientôt trois mois, a été un événement attendu et vos *Fleurs* se sont enrichies des plus vénéreuses mais aussi des plus sublimes.

Moi qui ne me reconnaissais jusqu'alors dans aucune des femmes dépeintes, je viens de recevoir le plus beau des cadeaux de la Vie.

En effet, votre nouvelle édition, étoffée de trente-cinq poèmes, comporte celui-ci.

Je ne résiste pas à l'envie de l'écrire de ma main, car enfin... il m'appartient un peu, et en le recopiant, non seulement je vous le rends, mais je le fais mien.

À UNE PASSANTE

*La rue assourdissante autour de moi hurlait.
Longue, mince, en grand deuil, douleur majestueuse,
Une femme passa, d'une main fastueuse
Soulevant, balançant le feston et l'ourlet;*

*Agile et noble, avec sa jambe de statue.
Moi, je buvais, crispé comme un extravagant,
Dans son œil, ciel livide où germe l'ouragan,
La douceur qui fascine et le plaisir qui tue.*

*Un éclair... puis la nuit! – Fugitive beauté
Dont le regard m'a fait soudainement renaître,
Ne te verrai-je plus que dans l'éternité?*

*Ailleurs, bien loin d'ici! trop tard! jamais peut-être!
Car j'ignore où tu fuis, tu ne sais où je vais,
Ô toi que j'eusse aimée, ô toi qui le savais!*

Ainsi cette rencontre a eu lieu, pour vous aussi!

Monsieur, si vous me tutoyez, c'est donc que votre cœur s'est enhardi!

Qu'il m'est doux de me souvenir de ces secondes exquises à mon cœur, clair instant d'un paradis si proche!

Je sais que mon aventure humaine est sœur de la vôtre et que nous nous rencontrerons à nouveau sous de verts feuillages, là où les Enfers ne dissiperont pas les parfums de nos jeunes amours, et qu'à travers nos désirs secrets, nous allumerons le flambeau mystique du dernier ange nous conviant à des noces éternelles.

ISALINE BOURGENOT DUTRU

LETTERA DI UNA PASSANTE

Parigi, 3 maggio 1861

Signor Baudelaire,

I vostri fiori malsani non mi hanno illanguidita né gettato in un terribile torpore davanti a me stessa. Al contrario i vostri *bouquets* d'impressioni, di odori, hanno avuto sulla mia persona l'effetto di un incantesimo, di cui mi sarà penoso interrompere il flusso... un po' come quei fiori di carta giapponesi che si gettano nell'acqua e risuscitano da antiche forme dimenticate.

Che cosa è accaduto?

Braccate in voi il Diavolo e risvegliate in me il Divino.

Svelate le vostre lotte spirituali e questo diventa un grido verso il Cielo.

Cercate l'ebbrezza come un rinnegato che voglia dimenticare la sua colpa e, per una lenta alchimia, tutto diventa... Verbo poetico.

Le vostre parole risuonano come altrettante eco ai miei singhiozzi, che divengono per me delle benedizioni.

Siete così vicino al mio dolore ed ecco che si trasforma in preghiera.

Signore, mai, mai, si è parlato alla mia anima in tale maniera, mai si è risvegliato in me il desiderio di tutto trasformare. Mai si è osato dirmi che ogni oscurità quaggiù, laidezza, miseria, agonia, ha un senso e può essere compresa.

Con voi, l'Arte rinnova, guarisce, eleva... fino alla santità.

Ecco un po' di profumo del vostro *bouquet*.

In questi momenti di disperazione, che irrimediabilmente viviamo da egoisti, anche tramite l'amore che crediamo di dare agli altri, voi arrivate a rendere presente Colui che non si lascia vincere.

È a Lui che i vostri poemi sono destinati e a tutti noi che cerchiamo un faro acceso. Le vostre parole allora divengono come frecce scagliate, pezzi della vostra storia che incrociano furtivamente la nostra e la nobilitano.

Signore, voi non mi conoscete ed io così poco... e tuttavia quanto mi sembrate familiare adesso. Quanto vi ho capito. Ciò che ho intuito in voi m'incoraggia a scrivervi e perdonerete senz'altro la mia audacia sapendo che questa lettera non attende da voi alcuna risposta per non mettervi in imbarazzo.

Voi avete fatto irruzione nella mia vita durante una delle mie passeggiate. Camminavate con passo soffice e sicuro, come un felino, e il vostro portamento, come di antico principe egiziano, s'imponeva al comune passante.

Faceva bello e vi fermavate di tanto in tanto davanti alle vetrine, non per guardare all'interno, ma per vedere il vostro riflesso. Avete rifatto il nodo al foulard, risistemato un ciuffo... E poi, soprattutto, vi siete fatto un'orribile smorfia con un sorrisetto d'ironia prima di riprendere il vostro percorso.

Mi avevate appena superato e ho potuto vedere questo piccolo maneggio tra voi e... voi.

Chi era l'autentico? Colui che perseguiva il Bello in lui stesso o colui, dall'altra parte della vetrina, divenuto perfetto?

Certamente tutto questo è successo molto in fretta.

Non mi vedevate.

Io ho rimesso il mio cappello e credo di aver smosso il mio *chignon*: una grande ciocca di capelli è ricaduta sulle mie spalle.

Ho ripreso il passo e vi ho superato, lasciandovi davanti alla vostra vetrina.

La mia gonna a balze plissettate m'impacciava ed ero obbligata a camminare a grandi falcate per governare lo spessore del tessuto. Tutto questo era forse privo di naturalezza, ma che importa!

Svelto, vi siete rimesso in cammino. Avanzavamo con la stessa andatura e a un tratto ho sentito il vostro sguardo e il vostro respiro sulla mia capigliatura. È allora che mi sono resa conto della mia acconciatura. In effetti, dovevo avere un pietoso aspetto, i miei capelli neri sono per me sempre fonte di disagio quando sono in disordine...

Vi era molto rumore attorno a noi, quello della città, ma ci giungeva solo il colpo dei nostri passi.

Avanzavo con il vostro sguardo sulle spalle. Stavo meritando la smorfia della vetrina?

Mi sento sempre presa alla sprovvista quando si osservano a lungo i miei capelli, c'è chi dice che sono uno stendardo vivente, altri, la promessa di una notte sul sentiero dell'amore, un segno degli Dèi...

Ho corso fino a una panchina per rimettere tutto in ordine.

Non avete accelerato il passo e, come il mio viso ha incontrato il vostro, avete avuto l'aria così imbarazzata nell'osservarmi che avete chiuso gli occhi e alzato il capo al cielo. Poi vi siete fermato. Io sulla panchina, e voi, in piedi, davanti a me.

Eravate dignitoso, elegante, nobile, simile a un eroe di Michelangelo.

Tra noi, qualche secondo "di eternità" in cui i nostri sguardi intrecciati hanno condiviso una stessa folgorazione: essersi riconosciuti senza esserci detti una parola.

Ancora adesso gusto questo istante ideale dove la voluttà di essere donna poteva esprimersi soltanto attraverso il mio sguardo.

E poi, voi avete proseguito, ed io sono arrossita.

Vi siete avvicinato alla casa di Michel Lévy, quel famoso editore, dove siete entrato.

Era il 9 luglio 1857. In effetti, mi ricordo che stavo portando il lutto per mio zio e volevo comprare un libro che mi confortasse.

Sono rimasta all'esterno del negozio e vi ho lasciato intrattenervi a lungo con l'editore. Ho aspettato, nascosta, la vostra uscita, prima di entrare io stessa. Dove siete andato? Non lo saprò mai.

Quale non fu la mia sorpresa quando il signor Lévy mi ha detto chi eravate!

In effetti, avevo letto qualcuna delle vostre poesie due anni fa, nella *Rivista dei Due Mondi*, e all'istante avevo intravisto una poesia nuova, gustato un universo così familiare e allo stesso tempo così soprannaturale, da far nascere in me una viva emozione.

Il signor Lévy raccontava a un ristretto pubblico di intenditori in cerca di notizie i fastidi di cui la pubblicazione della vostra raccolta *I Fiori del Male* era oggetto... e dire che il vostro libro per il grande pubblico non aveva che quindici giorni di vita!

Additandovi in tal modo, in nome della Morale offesa, gli elogi e gli incoraggiamenti vi ritornavano sicuramente ancora più clamorosi e la giustizia di Napoleone III diveniva oggetto di scherno.

Erano i commenti che ascoltavo mio malgrado...

Questa volta ero determinata a mettermi all'opera: leggersi a misura della vostra anima!

Così feci.

Il numero delle vostre poesie, cento e una, mi divertì. Compresi rapidamente che niente era lasciato al caso. Subito ebbi sete della vostra Parola, come chi ha sete in astinenza dall'alcol. Ogni poesia faceva eco alla poesia precedente ed è così che ho letto la vostra raccolta come un romanzo.

Niente ne fermava il flusso.

Alla lettura di *La Morte degli artisti*, che conclude i vostri *Fiori*, chiusi il libro e mi dissi: suicidio? o conversione?

Mi sembrava che non ci fosse che quest'alternativa possibile per voi.

Ho compreso tutti i segni di disperazione che vi abitano e la mia compassione per voi non è mai arrivata alla pietà. Ho sentito qualcosa di più forte in voi, qualcosa che viene chiamata, troppo distrattamente, la Vita, la vita *tout court*, quella che ci mormora: «Dopo, tutto diverrà migliore, ma per il momento, in questa sofferenza, Dio ti cerca».

Vi siete lasciato trovare da Colui che ci cerca?

È per tutti una via allo stesso tempo semplice e difficile, e in quest'anelito di confessione pubblica che è la Scrittura, a chi ci rivolgiamo veramente?

Oserò dirvi che più vi leggevo, più la mia anima era clarificata?

Levare, una a una, le maschere del Bello utilizzate dal Maligno per sedurci... Impresa coraggiosa, ma con voi questo diventa tutt'altro: un'opera poetica, uno specchio limpido dove la nostra coscienza non si consuma in un vano confronto con noi stessi, ma al contrario trova la chiave della sua esistenza.

«Non sono creata per me stessa», ecco la vocina che sentivo risuonare.

«Sono nata per la Bellezza», per rendere testimonianza a tutte le Bellezze quaggiù.

Voi siete il sole che riscalda, il gatto dagli occhi di agata, il Gigante mollemente addormentato... e forse anche voi, «questo Essere dalle ali di garza» che il nostro cuore attende?

Sì, forse siete voi che, con questo coraggioso disvelamento del Maligno, «sgominate» per noi «l'enorme Satana»? I vostri fiori sono dei brulotti ¹ che costringono l'anima ad ingrandirsi. Tanto meglio!

Voi date la vostra sofferenza come pastura, senza impudenza, ed è essa che purifica la vostra arte:

Siate benedetto, voi che il dolore non ha inasprito,

Siate benedetto per questa sofferenza offerta!

Ho sfogliato a lungo la vostra raccolta, questa prima edizione del 1857, e non ho trovato una donna che mi somigli: non sono né dissoluta, né angelica, né gatta, né gigante, né statua di pietra...

Vi consegno uno dei miei pensieri segreti: avrei voluto essere la sorella lontana di «Coei che è troppo gaia»; amo molto la sua salute!

È difficile rendere conto del mio stato d'anima di allora. Vi offro solo qualcuna delle mie riflessioni in occasione della lettura della vostra prima edizione. Era dunque circa quattro anni fa.

Ma, per un prodigio della Vita, ecco che mi avete riservato la più angelica delle sorprese. La seconda edizione della vostra raccolta, sono tra poco tre mesi, è stata un avvenimento atteso e i vostri *Fiori* si sono arricchiti dei più velenosi ma anche dei più sublimi.

Io, che fino allora non mi riconoscevo in alcuna delle donne raffigurate, improvvisamente ricevo il più bel regalo della Vita.

In effetti, la vostra nuova edizione, accresciuta di trentacinque poesie, include anche questa.

¹ Il brulotto è un natante, spesso di piccole dimensioni, caricato con esplosivo o materiali infiammabili, destinato a essere usato come arma, dirigendolo sulla flotta nemica allo scopo di incendiarne o farne esplodere le navi [N.d.T.].

Non resisto alla voglia di scriverla con le mie mani, poiché in fondo... mi appartiene un po' e, ricopiandola, non solo ve la rimando, ma la faccio mia.

A UNA PASSANTE

*La strada assordante attorno a me urlava.
Alta, snella, in grande lutto, dolore maestoso,
Una donna passò, con gesto fastoso
Sollevando, ondeggiando la balza e l'orlo;*

*Agile e nobile, con gamba di statua.
Io, io bevevo, contratto come un tipo strano,
Nel suo occhio, cielo livido germinante l'uragano,
La dolcezza che affascina e il piacere che uccide.*

*Un lampo... poi la notte! – beltà fuggitiva bellezza
Il cui sguardo mi ha fatto in un attimo rinascere,
Non ti rivedrò che nell'eternità?*

*Altrove, ben lontano! Troppo tardi! Mai forse!
Poiché io ignoro dove fuggi, tu non sai dove vado.
Oh tu che avrei amato, oh tu che lo sapevi!*

Così quest'incontro ha avuto luogo, anche per voi!

Signore, se mi date del tu, vuol dire che il vostro cuore si è fatto ardito.

Quanto mi è dolce il ricordarmi questi secondi squisiti per il mio cuore, chiaro istante di un paradiso così vicino!

Io so che la mia avventura umana è sorella della vostra, e che noi ci incontreremo di nuovo sotto verdi fronde, laddove gli Inferi non dissiperanno i profumi dei nostri giovani amori, e che, con i nostri segreti desideri, accenderemo il fuoco mistico dell'ultimo angelo che ci convoca a eterne nozze.

Trad. FEDERICA CAPELLO

SUMMARY

An imaginary letter to Baudelaire, written by the woman who inspired his poem À une passante.